

Brèves littéraires

Brèves

Une femme en stainless steel (suite)

Judith Messier

Volume 6, numéro 3, hiver 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6276ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Messier, J. (1991). Une femme en stainless steel (suite). *Brèves littéraires*, 6(3), 33–39.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

UNE FEMME EN STAINLESS STEEL

(suite)

Judith Messier

Une conversation avec Alistair débute toujours par *je suis débordées*. Elle ne dépasse la trentaine que de quelques années et travaille dur pour réussir comme avocate. C'est une grande brune aux cheveux mi-longs — je suis certain qu'avec son style de vie, elle les préférerait courts, mais son idée de la féminité et de ce qui plaît aux hommes passe par un nombre x de centimètres de cheveux — et porte des tailleurs impeccables avec juste ce qu'il faut d'aguichant dans le décolleté ou l'ourlet de la jupe. Alistair, ce prénom évoque pour moi quelque chose de métallique, souple et brillant, une sorte de *stainless steel*. Dans la pénombre du bar, tout en elle, cheveux lustrés, ongles laqués, dents éclatantes, blouse en soie et bagues aux doigts, accroche les moindres rayons de lumière et les fait rebondir à chacun de ses mouvements. Oui, c'est une femme en acier trempé qui donne envie d'égratigner ses parois lisses.

Je la sens venir. Après dix minutes de plaintes sur son job, elle va enchaîner sur sa dernière balloune et ne risque pas de me questionner. C'est que j'ai pas tellement envie de raconter ces déboires où je ne tiens pas un rôle très reluisant.

— Alors, Alistair, que fais-tu de bon ces temps-ci, à part travailler?

— Ah, Seigneur, Harry, j'ai découvert un truc extraordinaire.

— Encore! Qu'est-ce que c'est cette fois?

Alistair est toujours dans des trucs extraordinaires, des séances de cri primal aux cours d'autodéfenses féministes, en passant par la cuisine japonaise, le massage californien et la danse créative. Elle prétend toujours aller au fond des choses et revient de fins de semaine de croissance personnelle, l'esprit farci de notions philosophiques, de préférence fumeuses ou en tout cas ésotériques, auxquelles elle adhère totalement pendant la durée du cours et dont elle vous entretient avec fougue pendant les six mois suivants, jusqu'à la prochaine passion.

Si vous avez le malheur de ne pas partager ses idées, celles du moment, elle vous regarde avec commisération et vous traite en bétien. Sa phrase préférée est *ah, tu ne peux pas comprendre*, suivie de *tu devrais m'accompagner un soir, tu verrais*. Elle traîne toujours un livre traitant du sujet du jour et veut tellement vous convertir qu'elle vous propose son exemplaire, quitte à s'en racheter un autre. Comme je suis plutôt taciturne, elle me croit bon public, mais je ne vais pas jusqu'à me taper sa littérature hermétique.

— C'est le baladi?

— Qu'esse c'est ça?

— La danse du ventre.

— Quoi! Tu fais de la danse du ventre? C'est chouette, ça. Tu devrais me faire une démonstration.

— Espèce de gros macho, tu crois que j'apprends ça pour séduire les hommes.

— Non? Excuse, je croyais que dans les harems...

— Ça et le maintien de la ligne, dit-elle en me tapotant la bedaine, c'est le premier degré. Mais il y a tout le bien-être que moi j'en retire, la coordination des mouvements, bien faire du yoga.

— C'est pas du tout la même chose. D'abord il y a la musique qui vous soulève, vous met presque en transe et puis, c'est...

C'est parti. J'en ai pour des heures et pour une fois, j'ai pas peur qu'elle me convertisse. A-t-on déjà vu des hommes pratiquer la danse du ventre, pardon, le baladi? Je m'amuse pas mal, j'ai oublié, ou plutôt envoyé mes problèmes par-dessus l'épaule, je baigne dans une brume liquide et dorée comme le scotch. Pour Alistair aussi, c'est le soir de débauche, elle en est au moins au troisième verre de vin.

À la fin de la soirée, elle devient un peu... — bordel comment appeler un métal qui se réchauffe, se rapproche, se love même? Toujours est-il qu'elle me convainc de l'accompagner chez elle. C'est pas que j'aie tellement envie de faire l'amour avec elle, mais elle le désire et quel homme peut résister à la convoitise d'une femme jeune et jolie qui déploie toute son artillerie pour le séduire?

Son appartement est meublé d'un bazar hétéroclite où les objets — paravents, lampes, coussins et sculptures — n'ont qu'une seule parenté, celle d'appartenir à tous les orient, le moyen, le proche et l'extrême. Alistair glisse une cassette dans une sorte de buffet laqué qui cache ce système-que-l'on-ne-saurait-voir... Une musique bizarroïde et lénifiante sort de

ce machin, tandis que je m'installe dans un divan trop mou, trop bas, d'où j'aurai certainement du mal à m'extirper et qui me garroche les genoux sous le menton. La jeune avocate orientalophile me propose quinze sortes de tisanes. Coudonc, j'ai peut-être mal compris, j'ai cru qu'elle voulait baiser, mais là, je me demande si elle ne cherche pas à m'endormir avec sa musique plate et son p'tit boire à l'eau chaude.

Pendant qu'elle passe à la cuisine, je me propulse hors du divan, à la recherche d'un bar. En passant, j'examine l'étiquette de la cassette. Musique *new âge*, que ça dit. C'est quoi ça? C'est y suppose nous faire rajeunir? Je trouve rien d'alcoolisé, alors, je rejoins la dame occupée à remplir une bouilloire. Je me colle contre elle par derrière et je lui pelote les seins.

— Laisse faire la flotte, Alistair. Tu n'aurais pas un drink d'homme?

Elle soupire, se trémousse un peu, se retourne, m'embrasse et nous passons enfin aux choses sérieuses.

Mon ego est satisfait, à défauts de mes sens. Pour moi, cette nuit de volupté ressemble plus à un marathon qu'à une scène d'amour. Malheureusement, je ne fais pas partie de ces gens pour qui le jogging représente le sommet de la jouissance. Par moment, j'ai l'impression de préparer un cours pratique de sexologie pour débutants. Toutes les figures et tous les styles y passent. Mon zizi et le reste fonctionnent vaillamment. Je les en remercie, on ne sait jamais comment ils réagiront après des semaines de frustration et de tristesse auxquelles s'ajoute la peur que des réminiscences de cri primal assaillent la dame en pleine

action. Bref, la demoiselle en a pour son argent. Alors, pourquoi est-ce que je me sent si mal au réveil? Qu'est-ce qui m'a fait défaut? Au risque de me sentir ridicule devant moi-même en personne, je m'avoue que tout ça a manqué de poésie et, tout bêtement, d'amour.

Au réveil, la moitié du lit est inoccupée. Un serpent de vide me court dans les veines et me glace la peau. Je cherche Alistair et la trouve à la cuisine devant une tasse de thé, déjà revêtue de son armure brillante de jeune avocate. Je prends une douche — on chasse les reptiles comme on peut — et la rejoins avec au ventre des gargouillements et des désirs d'ogre. Manque de bol, la jeune femme n'a pas d'oeufs, à cause du cholestérol, pas de pain, parce que ça fait grossir, et pas de café, c'est mauvais pour le système nerveux. Quant au mot bacon, je ne le prononce même pas, ce serait du dernier grossier.

Je prends place à table devant elle et elle m'offre du café de céréales et des biscottes au beurre demi-sel et demi-graisse. La sécheresse du menu est compensée par l'ardeur verbale de la demoiselle. Bordel, il semble que je l'aie comblée. Ce sont des chéris par ci, des trésors par là. Ma parole, mais elle roucoule. Ça flatte ma vanité de mâle, évidemment, et je lui souris de toutes mes dents. Je la plains un peu aussi, de n'avoir pas connu un Madhu au masculin qui lui fasse découvrir le vrai sens de l'union entre un homme et une femme et la différence entre le Kama-Sutra et la sexologie. M'enfin, je ne suis qu'une grosse police et je sens que j'emmêlerais les pinceaux si j'essayais de lui expliquer que l'amour physique est le moyen le plus simple qu'a trouvé le monde ordinaire pour parvenir à l'extase mystique. De quoi j'aurais l'air?

Alors, je la laisse à sa satisfaction et me contente d'être gentil. Elle me surprend à peine lorsqu'elle me dit *tu sais, tu es beaucoup plus tendre et caressant que tu en as l'air*, phrase qui est tout de suite gâché par un *ah, il faut que j'aille travailler*. Il me semble avoir déjà lu ça quelque part. Je grimace. C'est d'ailleurs la question qu'elle me pose et, je ne sais pas ce qui me prend, je lui lâche tout le morceau, en peu de mots il est vrai, puisqu'elle est pressée. C'est une fille intelligente et pragmatique, elle pourra me donner un avis impartial.

— Pourquoi ne téléphones-tu pas à ton patron? Il a peut-être décoléré et changé d'idée.

— Ça m'étonnerait. Enfin, je peux toujours essayer. Tu permets?

En fait, je viens d'avoir une bonne idée. Au lieu de téléphoner à Polger, je vais contacter Cindy et lui demander si l'orage est passé ou s'il tonne toujours.

— Harry, c'est toi enfin. Où étais-tu passé? J'essaie de te joindre depuis hier soir et je viens juste de téléphoner chez toi.

— Heu, j'ai...

— Raconte-moi pas ta vie. Je voulais savoir ce qui tu as fait pour mettre Vic dans une rogne pareille. Après ton départ, il nous a tous engueulés l'un après l'autre. Ce matin, il s'est enfermé dans son bureau sans dire un mot à personne.

— Heu, Écoute Cindy, je ne peux pas te raconter ça maintenant. Si tu veux, je te téléphone ce soir chez toi. Non, mieux que ça, je te vois chez Jimmy's vers six heures, d'accord?

— O.K. À ce soir. Tu m'intrigues...

Je compte bien lui demander de récupérer ma paie de vacances, parce que je n'ai vraiment pas l'intention de mettre les pieds à cet endroit, en ce moment même pour un chèque. Alistair est déjà sur le pied de guerre, debout dans l'encadrement de la porte, le sac sur l'épaule et le porte-document à la main. Bon c'est l'heure. Elle me demande si elle peut me déposer quelque part, mais je préfère repartir à pied. Ce soir, je récupérerai ma voiture que j'ai laissé près du poste.

— Allez, au revoir, Alistair. Et Merci pour tout.

— On se téléphone?

— Ben, là, je ne sais pas trop ce que je vais faire. Je vais peut-être partir en vacances.

(à suivre)